

Atelier d'écriture du 28 au 31 août 2018

La Roche sur Buis - Drôme provençale

Thématique : *le chemin*

Animé par Ingrid Thobois

Peut-être

Il a le goût du départ.

Une longue ligne devant soi.

Il n'y a rien autour, ou c'est qu'on ne le voit pas.

Des prés, peut-être. Rien qui ne remonte du sol pour accrocher le regard.

C'est comme si le chemin amenait directement au ciel.

Au bout de la ligne, le bleu.

On sait bien que ce n'est pas ça, mais c'est comme un mirage. On ne voit pas le bout.

Un chemin large comme un tracteur mais aucune trace de roue.

Comme un chemin tout neuf. Grapiers lisses qui craqueront sous les pieds.

Un chemin jaune dans le soleil.

...

Se mettre en route, alors. Un pied devant l'autre. Avancer. Sans rien dire. Partager le chemin. Pas besoin de paroles. Qu'est-ce qu'on aurait à se dire ?

On marche d'un même pas. Tantôt l'un à côté de l'autre, tantôt devant derrière.

Souvent, c'est moi devant. Je connais le chemin. Enfin, je connaissais le début, mais là, on est au-delà. Moi aussi je découvre. Mais on n'en parle pas.

Je ne regarde pas derrière, je sais que tu me suis. Je sais qu'on marche ensemble. Même au fond de la forêt, je savais que tu suivais. Que tu n'avais pas peur de grimper sur les pierres ou de prendre les ronces. Pas peur du noir, non plus.

La forêt, la rivière, aujourd'hui ce chemin.

Où irons-nous demain ?

Demain, cet inconnu.

La ville.

Cet endroit sans forêt, sans rivière, sans chemin. Quelle trajectoire, alors ? Quel espace pour être libre ? Pour partager le silence et la beauté des choses : les montagnes, les étoiles, les figues à prendre à l'arbre, la fraîcheur de la rivière quand il fait bien trop chaud.

Où marcher ? Ou s'asseoir ? Où sauter, s'allonger ? Où rouler jusqu'aux cols ?

Où continuer à vivre, simplement être bien ?

Simplement être.

Peut-être ensemble.

...

Elle avait espéré oui, espéré non. Voulu l'un puis l'autre et redouté les deux, pour les mêmes raisons. C'était bien le signe qu'elle le connaissait mal. Ou peut-être au contraire était-ce la preuve qu'elle le connaissait bien. Connaître quelqu'un d'imprévisible, c'est justement savoir qu'il peut dire noir ou blanc sans raison apparente. Qu'il peut dire noir *et* blanc, tantôt l'un, tantôt l'autre, sans que le contexte change. Sans que lui-même sache pourquoi. « C'est comme ça, je te dis, je peux pas t'expliquer ».

Elle voudrait et redoute, donc, qu'il en veuille. Ou bien qu'il n'en veuille pas.

Elle-même ne sait pas trop si elle en veut ou non. Au fond, bien sûr. Donner la vie. Accompagner la vie.

Mais avec lui, vraiment ?

Cela semble impossible. Il est bien trop farouche, sauvage. Soi-disant libre mais piégé dans la ville et son lot de travail. Il rue dès qu'on l'approche. Surtout pas d'engagement. Alors devenir père...

Mais sous cette carapace, il y a cet autre lui. Celui de la campagne, du chemin, de la falaise, du figuier, de la rivière, de la marche en forêt. Celui qui prend le temps, celui qui se détend et qui se montre tendre.

Celui-là même qui fait que l'enfant est là.

Il faudra bien lui dire.

...

« Je suis là ce week-end. T'as le temps pour un café ? »

« Si pas trop crevé, avec plaisir. Bises. »

Comme d'habitude, il y a un « si ». Et neuf chances sur dix pour que le « si » l'emporte. Trop crevé, trop de travail ou une sortie vélo qui viendra prendre le temps.

Mais comme d'habitude, aussi, il y a cette petite chose qui fait que j'y reviens. « Avec plaisir ». Deux mots qui entrouvrent la porte. Souvent, je me suis dit : « mais pourquoi tu l'entrouvres ? Pourquoi "avec plaisir" si rien n'arrive après ? Tu veux ou tu veux pas ?

La porte entrouverte, syndrome du mec qui a peur. Ni ouverte, ni fermée, mais les deux à la fois. Une sacrée gymnastique.

A priori, donc, il n'aura pas le temps.

Sauf que cette fois n'est pas vraiment comme d'habitude. Entre temps, il est venu chez moi et il y a cet enfant.

Alors j'irai au bar. C'est là que je peux le voir. Le voir, oui, c'est bien ça. Ca ne veut pas dire *se voir*. Cet endroit est le dernier où l'on pourrait se voir. Car là-bas, face à lui, moi je n'existe pas. Et *on* n'existe pas. Pas de « nous ».

Lui est derrière le bar. Il virevolte, sert des verres, lance une blague, fait du charme aux clientes.

« Chaque fois que j'ouvre une bouteille, je fais tomber le bouchon, ça fait plus de quarante ans ! » Et tout le monde se marre. On ne sait jamais s'il est sérieux ou pas, il fait son numéro.

Moi je suis de l'autre côté. Une cliente comme les autres. Il ne veut pas qu'on sache. Sa vie privée, c'est chasse gardée. Tellement gardée que je ne suis même pas sûre d'en faire vraiment partie. Pas d'amour dans le regard, pas un geste. Deux étrangers au bar.

Sauf que c'est ton enfant qui grandit dans mon ventre.

Je ne le sens pas encore, mais quand même je le sens. Je le sais.

Il y a cette vie en moi.

Je trouve ça incroyable. C'est là et on ne voit rien. Comment tu vas me croire ?

Aucun doute. Tout mon corps se prépare. Les organes s'organisent, les parois se renforcent. Il se passe quelque chose.

La vie à l'œuvre.

...

Soudain, la musique change.

Elle ne saurait pas dire ce qu'il y avait avant. Elle était dans sa tête, un peu ailleurs, en elle. Malgré le brouhaha, les blagues, les éclats de rire, les commandes du serveur et le fond de musique, elle était dans son monde. Face à lui, en silence.

Mais soudain, cette musique. Retour au bar. Un lien de plus avec lui.

De la musique kabyle.

Des chants qu'elle ne comprenait pas mais qu'elle aimait depuis l'enfance, sans savoir d'où ils venaient ni ce qu'ils racontaient. Peut-être qu'elle l'aimait lui parce qu'il venait de ces chants-là.

Ces derniers temps, elle en avait cherché des traductions. Ce qu'elle y avait trouvé était plein de poésie. Des mots d'amour, des mots de montagnard, de paysan attaché à sa terre, aux siens, à son pays. Des mots d'homme, des mots de père, des mots de fils.

Des mots simples mais qui osent dire.

...

Lui les comprend, je sais. Moi j'écoute la musique, la voix, et je me plonge dedans. Je m'en remets à elle. « Dis-lui, toi, berce-le. Dis-lui que l'on peut dire. Dis-lui qu'on ne meurt pas de dire des mots d'amour ».

Je le vois s'activer. Il ne laisse rien paraître.

Entend-il seulement ?

Et qu'est-ce que ça lui fait d'écouter ces chansons ?

Moi je sais qu'il les aime. Et je sais qu'elles le touchent.

Elles disent quelque chose de lui.

Du moins je crois. J'aimerais.

Quand il est venu chez moi, il avait un album dans sa voiture. Des centaines de chansons. On roulait en silence sur les petites routes d'Ardèche et lui passait d'une piste à l'autre sans leur laisser le temps. « Celle-là, je l'ai déjà trop écoutée. Celle-là aussi. Celle-là, elle est magnifique, mais je

l'ai écoutée mille fois. Je te donnerai l'album. Ah, celle-là elle est belle, tu vas adorer ». Chaque fois, il faisait mouche. Des chansons magnifiques à mes oreilles. Et il chantait avec. Il chantait...

« C'est curieux, quand même, la place que tu as dans mon cœur. Ca fait deux fois que tu te pointes alors que je suis avec quelqu'un et je t'ouvre la porte quand même.

- C'est que t'es polyamour !

- Je crois surtout que mon cœur sait qui il aime. »

J'aurais pas dû dire ça. Je regardais par la vitre et c'est sorti tout seul.

« Arrête, tu me fais peur, là. »

Evidemment. Bingo. Aimer, ça lui fait peur.

Il doit penser mariage, enfants, boulet au pied, prison.

Lui qui veut être libre et qui n'y arrive pas.

Lui qui confond solitude et liberté.

Moi aussi je suis libre. Ca ne veut pas dire que je refuse d'aimer.

...

Être ensemble, qu'est-ce que cela veut dire ?

Je ne veux pas m'enfermer. Je ne veux pas être ta femme, comme une propriété. Je ne veux pas m'empêcher de vivre ce que j'ai à vivre. De partir, revenir, continuer d'explorer. Je ne veux pas vivre au bar, m'enchaîner à ta vie enchaînée à ce lieu. Je veux rester entière, je veux rester au monde. Je veux faire des rencontres, suivre mon intuition, continuer mon chemin vers ce que j'ai à vivre.

Ni esclave, ni bourreau. Je ne veux rien te prendre.

« Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction », a écrit Saint-Exupéry. Je suis de cet avis. Avancer côte à côte, chacun sur son chemin, et se donner la main. S'unir sans s'étouffer. Juste se reconnaître comme compagnons de route. Chacun fera son voyage.

...

Je le regarde encore.

Cette fichue carapace...

Au fond je crois qu'il peut comprendre. J'ai souvent l'impression qu'on est fait du même bois. Qu'on se ressemble plus que Paris ne le permet. Sauf que c'est là qu'il est.

Partenaires en Ardèche, étrangers à Paris.

Ai-je rêvé qu'il est venu ?

Je le regarde de l'autre côté du bar. Impossible de parler. Ce ne sera pas l'endroit.

Il faudra donc attendre.

D'ici là, moi j'avance.

Cet enfant avec moi.

Lucille Testard de Marans

La réponse de Marie

Ses pieds sont asséchés par la poussière. Les lanières de ses sandales et le grain de sa peau se confondent sous cette poudre blanc-gris. Il aime la rugosité du terrain sous ses pieds, sentir les pierres rouler sous ses pas. Il s'arrête et pose son regard sur la vallée, blanc-gris elle aussi. Étendue de caillasse. Le chemin file droit dans la pente. Dessiné par les pneus, les pas, les sabots, il trace une ligne d'ombre dans ce paysage de roche jusqu'au sommet de la colline d'en face.

L'air se rafraichit peu à peu, la sueur sur ses bras sèche, mais le sol continue à rayonner la chaleur du jour. Le ciel, blanc-gris lui aussi, prolonge la terre, ou l'inverse peut-être. Pas un arbre, pas un souffle de vie, mais cette terre, bien vivante, étrangement bienveillante, semble lui parler.

« Avance » lui dit ce murmure amical. Pourtant, ses pas se sont arrêtés. Le chemin monte tout droit jusqu'au sommet de la colline. Et après ? L'ourlet de la colline raccourci l'horizon. Que cache-t-il ? Une autre pente douce menant à une autre vallée ? un précipice ? Le tracé du chemin se dessine-t-il dans la terre ou le ciel ? « Avance ! » insiste la voix cachée de la terre. Est-ce une invitation à cheminer longuement encore, à chuter, ou à s'envoler ?

L'appel du chemin remet ses pas en marche. Il avance, en regardant le haut de la colline et son mystère. Les mots du poète Patrick Overton lui reviennent en tête :

« Quand tu marches jusqu'au bout de toute la lumière que tu détiens, et fais ce premier pas dans l'obscurité de l'inconnu, il te faut croire que l'une de deux choses adviendra : il y aura du solide où poser ton pas, ou l'on t'apprendra à voler. »

Voler... qu'il aimerait voler. Cette marche qu'il a entamée il y a deux semaines, n'est-ce pas une réponse à son désir d'envol ? Dessiner des chemins infinis dans le ciel, dépasser le confinement de son corps et le poids de la matière. Son pas s'accélère, emporté par son désir d'envol. Plus que quelques pas et le haut de la colline dévoilera son mystère.

Le buzz de son téléphone portable fait vibrer sa poche. « Et merde. Y a du réseau ici ? » Malgré sa résolution de « déconnecter » la curiosité le pique. Pourtant, il se doute bien de qui est l'auteur du SMS. Le nom de Marie apparaît sans surprise sur son écran. « Quand vas-tu atterrir, mon chéri ? » le tout illustré d'un petit visage jaune faisant un clin d'œil. Entre tendresse et reproche, ces mots l'arrêtent dans son élan. Il la connaît assez bien pour savoir qu'il ne s'agit pas que de l'heure d'arrivée de son vol de retour mardi.

Atterrir. A-t-il vraiment envie d'atterrir ? Entre envol et atterrissage, s'agit-il de choix ou de complétude ? On ne peut qu'atterrir si on s'est d'abord envolé. Mais le fait de s'envoler nécessite-t-il d'atterrir ?

Marie et la terre. Elle y puise sa joie de vivre. Heureusement qu'ils ont acheté cette petite cabane à la campagne. Depuis qu'ils peuvent y passer leurs weekends, elle les maintient dans ses plates-bandes, lui la patte à l'écriture, leur amour s'épanouit. N'est-ce pas les racines qu'elle plante pour eux qui lui offrent la liberté de s'envoler ?

Un sourire s'esquisse dans son regard à la pensée de Marie et de ses fleurs. Elle lui manque, il doit bien se l'avouer. Il avait besoin de ces journées d'échappée dans ces montagnes épurées, mais le souvenir du toucher de son index le long de sa joue, le matin, la chaleur de son corps lorsqu'elle blottit son ventre contre son dos, le soir, et glisse sa main contre son torse, chatouillant son cœur et son bas-ventre...

Distracts par ces pensées, il ne s'est pas rendu compte qu'il arrivait au sommet de la colline. Un banal sommet, finalement. Ni précipice, ni piste d'envol enchantée vers le ciel, la pente redescend vers une autre vallée semblable à la précédente. Sauf qu'un grand nuage de poussière glisse le long du chemin, comme sur un rail.

Un pick-up blanc roule à toute allure sur la piste caillouteuse. Cela fait 24 heures qu'il marche sans voir personne. Il continue à marcher en regardant ce nuage s'approcher quand d'un coup, le 4X4 valse dans l'air, vire sur le côté et s'abat violemment sur son flanc gauche dans une explosion de poussière.

Nathan se fige, ébahi, puis dévale la pente. Sa course se termine en glissade, au pied de la carcasse, face au pare-brise éclaté. Le conducteur, un homme corpulent au visage tanné, marqué de rides, a les yeux glacialement ouverts. Son corps est affaissé vers la fenêtre couchée au sol. Un fil de sang coule sur les pierres encastrées dans son crâne.

Nathan ne sent plus son souffle, son cœur est comme arrêté. Le soupçon d'un mouvement attire son attention à l'intérieur du véhicule. Dix petits doigts se posent sur le bord du pare-brise éventré. De derrière le corps de l'homme apparaît la tignasse noire, puis les grands yeux noirs, d'une petite fille qui plonge son regard dans le sien.

Aspiré par ce regard, Nathan ne sent plus ses pieds. Une barre lui coupe le souffle. Le regard posé de la petite fille le déstabilise. « Mince, ressaisis-toi, mec ! C'est elle qui a vécu le crash, pas toi ! »

Elle tire sur ses petites mains, tente de se hisser hors de l'habitacle. Nathan concentre toute son énergie dans sa jambe droite pour lever son pied droit et faire un pas vers la voiture. Un deuxième pas s'enclenche. La mécanique de ses bras s'anime et se tend vers la petite fille qu'il aide à sortir avant qu'elle ne se coupe sur ce qu'il reste du pare-brise brisé. L'élan de ses bras, à elle, est tout naturel.

Ses mains calées sous les petites aisselles, il la libère des débris. Ses bras tremblent, comme s'il portait une poupée de porcelaine. Les mots de Marie résonnent dans sa tête : « Attention A chaque fois que tu ouvres une bouteille, tu fais tomber le bouchon ! » « Mais non ! » rétorque-t-il. « Mais si ! Et cela fait 10 ans que ça dure ! »

La petite fille est posée à terre, le bouchon n'est pas tombé.

Elle regarde un instant le vieil homme inerte puis lève son visage vers Nathan. Il la regarde mais a peur de la voir. Toujours aucune sensation dans ses jambes, le diaphragme toujours figé. Une petite main chaude vient se glisser dans la sienne. Une vague de chaleur vient réveiller son cœur, ramollir son diaphragme, réchauffer ses poumons. Le souffle revient, le sang circule.

Que faire ? Il prend son portable. Plus de réseau. « Pfff... toujours connecté sauf quand on en a vraiment besoin ! »

Le soleil commence à caresser les sommets des collines qui les entourent. 17h environ. Il avait prévu de marcher jusqu'au village de Moa, à 6-7 km de là selon sa carte.

« Ben il va falloir marcher ma petite. »

Son regard est toujours posé dans le sien puis se tourne vers là d'où la voiture venait.

Main dans la main, les deux silhouettes avancent dans la vallée blanc-gris qui devient blanc-or avec le soleil déclinant.

Les habitants de Moa ont l'air surpris de voir un blanc débarquer à la tombée de la nuit avec une petite fille sur le dos. Il n'est pas las, malgré les deux heures de marche. Ce petit corps lové contre le sien le reconforte ; réveille ce désir dont Marie et lui ont tant parlé jusqu'il y a deux ans. Cela lui faisait peur d'être mère. Changerait-elle d'avis ? Il avait espéré que oui, espéré que non. Puis la question s'était effacée de leur quotidien. Ils élevaient des plans de tomate dans leur jardin du Perche. Alors des enfants...

Mais cette sensation dans son cœur, la chaleur de ce petit corps, la douceur de cette présence... est-ce possible de s'attacher autant à un petit être, sur six kilomètres ?

Il sent la poche de son short vibrer.

« Ah, il y a du réseau ».

« Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter ? » Il faudra bien lui raconter l'accident, et ce qui fait que l'enfant est là.

Il regarde les branches du pommier valser dans le vent. Elles sont lourdes de pommes qui finiront bientôt dans les compotes, crumbles et tartes tatin de Marie. Le bout de son stylo est rongé, comme d'hab', sa page pleine de bout de phrases rayées.

Le claquement de la portière le sort de sa torpeur. Le sac de courses dans une main, les clés de voiture dans l'autre, Marie lève son regard vers la fenêtre et lui sourit de ses grands yeux verts. « Elle est chaque jour plus belle... et cela fait vingt ans que ça dure... »

Mais le claquement de la portière fait résonner un autre claquement de portière, dix ans plus tôt, dans un pays blanc-gris. Une porte de voiture claquée et le visage d'une petite fille au regard noir qui le pénètre. Ils avaient passé dix jours ensemble, logés à l'hôtel de Moa. Enfin, « hôtel », c'est un bien grand mot pour cette baraque au toit en tôle.

Marie avait été silencieuse lorsqu'il lui avait dit devoir repousser son départ.

« Combien de temps ? »

« Je ne sais pas. C'était son grand-père qui s'occupait d'elle. Alors maintenant... Ils cherchent si elle a des parents, de la famille. Son village est à 30 kilomètres d'ici, mais tout est plus loin ici. »

Alors il avait passé dix jours à attendre avec elle. Ils s'étaient inventé des billes avec des petits cailloux. Il lui avait appris à jouer à la marelle. Elle lui avait fait découvrir des fruits qu'il n'aurait jamais osé goûter. Elle était farouche, les premiers jours, mais ne le quittait jamais. Puis, petit à petit ses yeux se sont égayés, les coins de ses lèvres se sont relevés, jusqu'au jour où elle éclata même de rire en voyant sa mine dégoutée par l'amertume du fruit à peine croqué. Quelques mots d'espagnols complétaient leur langage secret composé de gestes et de regards. Elle lui parlait parfois Quechua juste pour le plaisir de voir sa bouille déconcertée. Il était de plus en plus difficile pour lui d'imaginer rentrer sans elle. Marie finirait bien par changer d'avis. Le débit de l'internet était bien trop lent pour charger les pages sur les procédures d'adoption.

Puis la nouvelle tomba. « Sa tante vient la chercher demain. » Elle ne semblait pas comprendre, ne pas vouloir comprendre. Elle s'anima en Quechua avec le messenger, agitant vivement ses petits bras de six – peut-être sept – ans. Puis elle se réfugia derrière le grand bidon rouillé qui trainait dans

la cour. Il l'avait prise dans ses bras. Pas de larmes, mais toujours ces grands yeux noirs, et sombres maintenant.

Cette portière qui claque, poignard sonore. Il se noyait dans ces petits soleils noirs. Puis la poussière du 4x4 emporta le tout.

« Ca va mon chéri ? » Il sent ses lèvres chaudes dans son cou. « J'ai acheté du bon sucre brun pour faire un crumble. » Elle pose son menton sur son épaule, l'entoure de ses bras, son buste contre son dos, comme il aime.

Le regard de Marie se porte vers l'écran d'ordinateur.

« Roissy Charles de Gaulle – Santiago », lit-elle.

Elle se fige. Ses bras l'entrelacent encore mais sont plus froids tout d'un coup, sa voix plus faible.

« Tu pars au Chili, mon chéri ? »

Elle voit au coin de son bureau une vieille carte écornée aux plis déchirés. Peu de villes sur le papier, mais un petit point surligné en jaune, trop petit pour qu'elle puisse lire ce petit mot, si ce n'est pour le M majuscule qu'elle devine à peine.

Il hésite. « Non, pas moi. Enfin, si moi, mais... je pensais plutôt nous, peut-être... »

Il tourne un peu la tête sans oser la regarder. Il sent la poitrine de Marie se soulever contre ses épaules et ses bras l'envelopper d'une nouvelle chaleur. Elle dépose ses cheveux dans sa nuque, sa joue contre son épaule, et le sert plus fort.

« Oui, mon chéri. »

Charlotte

J'oublierai tout

Lorsque j'entends le mot chemin, je ne peux faire autrement que de penser au chemin que l'on a parcouru ensemble.

Ce chemin qui pourtant au début, était si lisse, si calme, si doux.

Nous avons fini par nous reposer sur nos acquis, mais la vie n'est pas un long fleuve tranquille.

Un élément perturbateur est venu bousculer notre histoire. Voilà un an déjà que ce malheureux moment a eu lieu.

Un an que, main dans la main, on fait du mieux qu'on peut. J'aimerais me libérer de ces questions perpétuelles, de ces réveils amers et de ces rêves imaginaires. De tout ce qui semble être trop lourd. Mais nous allons y parvenir, parce que tout ce chemin rocailleux par lequel nous sommes passés redevient stable. Le temps panse toutes les plaies, avec le recul, je n'ai aucun regret.

Pouvons-nous vivre ensemble avec toutes nos différences ?

C'est la question qu'ils se posaient depuis le début.

Leurs différences étaient bien réelles mais ne semblaient affecter en rien leur quotidien.

Comme le dit la phrase : « les opposés s'attirent ».

Leurs différences, ils en avaient fait une force. Du moins, c'est ce qu'ils croyaient, jusqu'à ce que le trou qu'ils avaient bouché ne se rouvre peu à peu.

Quand ils se questionnaient sur leur avenir, pour lui tout semblait possible car il avait défini son mode de vie idéal.

Elle, émettait des réserves mais ne voulait pas trop y penser.

Vivre ensemble malgré leurs différences peut être possible si chacun respecte les aspirations et croyances de l'autre. Si les deux acceptent et prennent l'autre dans son entièreté.

Certains couples y arrivent très bien. Mais ce n'est pas toujours facile.

Ils étaient avachi sur le canapé du salon devant Netflix comme tous les dimanches. Sans vraiment regarder le film, elle imaginait ses futures semaines, ses futurs mois. Comment allaient-ils se passer ?

Quelle décision allait-elle prendre ? Lui, était plongé dans l'écran et ne se préoccupait de rien d'autre que de l'instant présent.

La sonnerie du téléphone retentit. C'était sa mère qui lui annonçait le décès d'un oncle proche, habitant au mali.

Cette nouvelle l'affecta beaucoup. Il resta de longues minutes au bout du fil, quitta la pièce une fois ou deux, puis raccrocha, « Je pars à Krémis dès mardi, dit-il, il me reste beaucoup de congés, je vais partir là-bas et y rester un moment. »

Elle hocha la tête, le prit dans ses bras et lui présenta ses condoléances.

Cette annonce n'allait que repousser l'échéance fixée. Mais elle se devait d'être présente pour lui, comme il l'était pour elle.

Deux semaines plus tard, il était de retour. Elle était allée le chercher à l'aéroport, impatiente de le revoir. Elle se plaça à l'écart de la foule, de façon à ce qu'il la trouve tout de suite. Lorsqu'elle le vit arriver de loin, son cœur se mit à tambouriner. Ils se prirent dans les bras, heureux de se retrouver. Ils s'aimaient, c'était indéniable.

Sur la route pour rentrer, ils échangèrent longuement sur le séjour passé au village, sur sa famille, sur l'enterrement, sur son état. Elle prolongeait autant qu'elle pouvait le sujet.

- Tu as réfléchi ?
- À quoi ?
- À nous.
- Oui...
- Et ?

« Chaque fois que j'ouvre une bouteille, je fais tomber le bouchon, ça fait 65 ans », il éteignit, agacé, la radio qu'elle avait allumée pour meubler un silence qu'elle redoutait.

Il était 08h05, elle venait à peine de sortir du lit. La nuit avait pourtant été paisible.

Elle alluma la télé ce matin-là, traîna des pieds jusqu'à la cuisine pour se préparer son chocolat. Elle n'était pas en avance, mais s'en fichait bien.

Tandis qu'elle faisait couler l'eau du robinet de la salle de bain, elle entendit une mélodie qui lui était familière s'échapper de la chambre entre-ouverte où se trouvait la télé. Elle ferma alors le robinet, s'essuya les mains et se dirigea dans le couloir pour mieux entendre.

Oui, c'était bien ce qu'elle avait entendu. Cette musique qu'elle avait tant écoutée, qui avait marqué cette soirée d'été. Comment aurait pu-t-elle l'oublier ?

Cette soirée qui par la suite, avait déclenché tant de regrets. Ce soir où elle s'était égarée, même si elle l'avait plus ou moins décidé.

Alors que la musique jouait, elle s'assit au pied du lit, resserra ses genoux contre sa poitrine et ferma les yeux.

Le temps s'était arrêté, pour elle, il n'était plus question d'aller travailler.

Elle voulait simplement tout oublier, tout effacer.

Elle se revoyait quitter sa maison, marcher dans la nuit le cœur léger.

Et entrer dans ce jardin, qui n'était pas le sien.

Elle reprit ses esprits, rouvrit les yeux et se leva.

08h51, elle avait raté son bus, arriver pas trop en retard aujourd'hui, c'était foutu.

Dans le RER qui l'emmenait vers les grandes tours, elle rejoua cette mélodie dans ses oreilles.

Ce choix qu'elle avait pris, il était raisonnable et réfléchi. Chose qu'elle n'avait pas été cette nuit-là.

Pourquoi aurait-elle gardé contact avec lui après ça ?

Leurs moments échangés avaient été très beaux, cette nuit avait été très belle, mais ça devait s'arrêter là. Une parenthèse qui ne se rouvrirait pas.

Sûre du choix qu'elle avait fait, elle éteignit la musique et se leva pour regagner le quai.

Voies(x) d'hiver

La journée avait vraiment mal débuté. Ensommeillés, en retard, ils avaient avalé un café vite fait avant de partir randonner...

Le temps était froid, gris, « bâché » avait bougonné Gilles en sortant....

Ils avaient cheminé longtemps dans l'air glacial, en silence, chacun ruminant ses rancœurs avant d'arriver là au beau milieu d'un champ de neige. Le chemin avait disparu... aucun marquage, aucun bruit dans cette atmosphère feutrée, cotonneuse.

Un brouillard grisâtre les enveloppait.

Ils étaient gelés, sans boussole, sans carte (Gilles l'avait sorti ce matin en hâte, le vent l'avait emportée), d'ailleurs à quoi aurait-elle pu servir ils n'avaient aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient !

Pas une âme dans cette campagne en ce 1^{er} janvier.

Ils se sentaient soudain naufragés, isolés, noyés, perdus et la peur commençait à les assaillir.

Que faire ?

Continuons tout droit proposa Gilles, il ne fallait pas céder à l'angoisse, à la panique. Nous finirons bien par trouver une maison, un abri. Corinne accepta sans conviction.

Au bout d'un long moment, ils distinguèrent une forme, s'approchèrent. C'était une vieille grange abandonnée, la porte était entrebâillée. Ils s'y engouffrèrent.

Corinne grelottait, Gilles lui proposa de rester là, à l'abri, il allait explorer...Peut-être y avait-il une maison ou quelqu'un un peu plus loin ?

Rester là, seule, dans ce lieu inhospitalier l'angoissait mais elle était trop frigorifiée, trop fatiguée pour protester. Il fallait accepter de lui faire confiance.

Reviendra-t-il lui serina sa petite voix intérieure tandis qu'il disparaissait ?

Pourquoi en était-elle arrivée là, à douter de lui, d'elle-même ? Telles des sorcières ses doutes et ses angoisses tournoyaient dans sa tête. Elle en était là lorsqu'elle entendit un bruit de pas.

Gilles ? Déjà ? Oui c'était bien lui accompagné d'un couple de randonneurs, qui eux avaient une carte !

Corinne, voici Annelise et Hans, je les ai rencontrés, par chance, alors qu'ils rebroussaient chemin car la neige tombe à nouveau de plus en plus drue.

Nos traces ont déjà disparu, ajouta Hans. Même avec une carte, s'orienter, retrouver le chemin s'avère de plus en plus difficile avec cette neige et le brouillard qui se fait de plus en plus dense.

Nous avons l'intention de nous arrêter là en attendant que le temps se calme.

Je pense que nous devrions faire de même suggéra Gilles.

Mais enfin Gilles, ce n'est pas possible, tu n'y penses pas, nous n'allons pas rester là bloqués, passer peut-être la nuit ici... Nous devons rentrer les enfants nous attendent.

Avez-vous un smartphone ? Nous pourrions voir ce que prévoit la météo proposa Hans.

Rien ne passe ici grommela Gilles.

Que faire ? Attendre ? Continuer ?

Les voix d'Annelise, Hans s'unirent à celle de Gilles pour affirmer : continuer n'est pas raisonnable.

Raisonné, ce mot ne faisait pas partie du vocabulaire de Gilles. C'est elle, Corinne, la raisonnable et pour une fois elle voudrait tant qu'il soit déraisonnable. Qu'il prenne en main cette satanée carte, et les sorte de cette impasse.

Son angoisse se transforme en colère contre les éléments, contre Gilles, contre le flegme de la belle Annelise et de Hans.

La perspective d'une nuit dans cet abri de fortune froid et noir avec ces étrangers la met en rage.

Elle éclate : eh bien non ce n'est pas raisonnable mais si cela vous plait de rester ainsi à attendre dans le froid une possible accalmie, moi non !!!

Qu'est-ce qui te prend Corinne, tu es devenue folle ? Jette un coup d'œil dehors !

Elle est rouge écarlate, tendue, la mâchoire serrée.

Elle n'est pas belle à voir ainsi quand elle pique ses crises de colère pense Gilles. De quoi avons-nous l'air devant ces inconnus ?

Elle sait bien qu'elle a tort de s'emporter ainsi comme une petite fille capricieuse mais elle sent monter en elle une force qui la dépasse, comme un raz-de-marée. Non la peur ne l'empêchera pas de sortir de là.

Elle claque la porte violemment, Hans et Annelise sont déconcertés. Gilles les rassure il est sûr et certain que dans cinq minutes Corinne sera de retour.

Hans propose pour se réchauffer de déboucher cette bouteille de whisky qu'il a emporté dans son sac à dos, ne sommes-nous pas le 1^{er} janvier et puis cela va peut-être la faire revenir ajoute-t-il en souriant. Il sort son couteau suisse et zut... chaque fois c'est la même chose quand j'ouvre une bouteille je fais tomber le bouchon, cela fait des années que cela dure !

Dehors, telle une douche froide, la tempête qui souffle en rafale calme Corinne et la ramène là où elle ne voulait plus aller, vers sa solitude, son aveuglement pendant ces longs mois où elle l'avait attendu.

Il avait tellement changé. Il n'était plus celui qu'elle avait tant aimé. Pourquoi ? Pourquoi avait-elle accepté son retour sans explication, y avait-il encore de l'amour entre eux ?

Le vent siffle dans ses oreilles une lancinante musique : vent et musique les avaient réunis lors de leur première randonnée à la montagne. Le vent soufflait ainsi et Gilles sifflait un air étrange qui l'avait envoûtée... Elle avait été subjuguée. Pourquoi ?

Elle n'avait plus qu'une idée en tête maintenant il lui fallait avancer, affronter sa peur, se faire confiance, avoir confiance en la vie. Ce chemin dans le brouillard n'était-il pas celui qu'elle suivait depuis si longtemps. Elle avait perdu ses repères, il lui fallait trouver sa voie, changer de direction.

Elle marche droit devant elle, la neige lui caresse le visage, elle retrouve l'enfant confiante qu'elle a été, la joie de s'enfoncer dans la neige, d'accueillir tant de beauté, de pureté, d'aller enfin vers la vie et non vers la nuit...

Dans l'abri, la bouteille est bien entamée l'alcool les a réchauffé, a envahi les corps et les esprits, les a un peu endormi.

Quand Gilles se ressaisit, il fait nuit : Corinne n'est pas de retour.

Qu'est-il arrivé ? Elle a toujours fait des histoires, sa jalousie la rend insupportable par moment mais c'est la mère de ses enfants. C'est pour eux qu'il est revenu avec aussi le secret espoir que le temps aidant ils retrouveraient paix et complicité.

Lucide soudain, il comprend qu'elle a choisi...

Martina

Cédez le passage

Ainagul

Elle avait commencé au premier jour, au premier jour de l'annonce. Il n'était encore qu'une toute petite nouvelle mais elle ressentait l'urgence de commencer l'ouvrage. Elle avait choisi les étoffes avec soin, décousant des morceaux d'anciennes tentures de ses aïeux. Il était important d'assurer le passage. Son corps se transformait, et l'ouvrage se créait. Il était de plus en plus présent dans ses pensées. Chaque nouveau motif racontait une nouvelle séquence de cette vie à venir, qu'elle se devait d'accompagner, non pas de diriger. Pourtant, elle était en train de tisser sa vie et ça la remplissait. L'hiver était passé. Avec le soleil printanier, des éclats de lumière venaient chatouiller l'ouvrage avivant le rouge intense de ses motifs géométriques. Elle voulait en tout point respecter la tradition de ses ancêtres. Il ferait partie de la tribu. Il fallait maintenant accélérer, le temps pressait, les secousses dans son ventre étaient devenues plus pressantes, l'heure arrivait.

Ce fut un matin. Elle revenait de la traite. Le lait chaud reposait sur la table. L'ouvrage était attaché sur les côtés de la yourte. Parfait dans son imperfection, parfaitement fini avec ses fils qui pendaient comme un ouvrage non fini. Elle était prête. La porte pouvait s'ouvrir.

Lydia

- Réveille-toi. Mais putain, réveille-toi ! T'as tout mouillé le lit !
- Mais t'es con ou quoi ? J'ai perdu les eaux.
- Quoi ? T'as perdu les eaux ? Merde, merde.
- Je descends, je t'attends en bas. Grouille.

Et voilà, on est en route pour l'hôpital. Faut qu'on s'arrête prendre de l'essence. Même pas capable de s'occuper de sa mob. Je n'aurai pas dû regarder la télé comme cela tard le soir. Pour une fois qu'il ne regardait pas son foot, fallait bien que j'en profite. Dans le reportage, il parlait de *respecter la tradition de ses ancêtres*. Ah ben ouais, je t'en donnerais moi encore des foutaises pareilles !

Pour sûr, elle n'avait pas failli. Quitté l'école à 13 ans, un CAP, et vite un petit boulot de caissière comme sa mère. Son père ? N'habite pas à l'adresse indiquée. Il s'était barré, elle n'avait pas deux ans, jamais revu. « Bon débarras » disait sa mère, « on est bien plus heureux sans lui ». Ah oui, on est heureuses nous ?

Lui, elle le connaissait depuis l'enfance, il n'arrêtait pas de lui tourner autour et puis « voilà qu'elle est en cloque » comme avait hurlé sa mère.

— Je suis pas en cloque, j’attends un bébé.

— Ah oui, c’est quoi la différence.

Elle la détestait. Elle détestait toute cette vie, petite, étriquée, cet immeuble blafard, cet appartement qui sentait le renfermé, la médiocrité, l’ignorance. Mais qu’est-ce qu’elle aurait donné pour partir elle aussi ? Et avec ce nouvel être qui arrivait, c’est quoi ce qu’elle allait lui offrir ? Mais pourquoi était-il si difficile de changer de chemin ?

Elle était rentrée chez elle après quatre jours à l’hôpital. L’accouchement avait été éprouvant. Après vingt-quatre heures de « monitoring » qui lui avaient paru une éternité, une sage-femme l’avait informée que le corps médical avait décidé d’intervenir. Mais que savaient-ils eux de son corps ? On ne lui avait rien demandé. Après, tout était allé très vite. Des blouses vertes, des portes qui s’ouvrent, des fils dans le bras, des visages masqués qui s’agitent, le brancard, les portes qui se referment sur le regard apeuré de Thibaut, et puis ses premiers cris. Le soulagement, un chatouillement au cœur, le regard apeuré de Thibaut. Mais qu’est-ce qu’il fait là lui ?

Le retour à la maison n’avait pas été simple non plus. Thibaut n’avait pas quitté son regard apeuré. Il ne voulait pas prendre le bébé, il ne savait pas s’y prendre. Sa présence l’indifférait. Elle n’avait pas besoin de lui. Il était une erreur de parcours. Sa mère avait débarqué quelques heures après son retour. Mais comment croit-elle que nous allons vivre à quatre dans notre appartement qui se résumait à une petite pièce qui faisait usage de salon, chambre et salle à manger, et à une cuisine-couloir ?

Ce soir, il s’était endormi sur son ventre, lové entre ses bras. Thibaut était allé regarder le foot chez un copain. Depuis la naissance, il était comme une ombre à la maison, toujours quelque chose qui l’attirait dehors. Sa mère avait déguerpi après la première nuit et les pleurs du bébé en lâchant un « ce n’est plus de mon âge ». Elle était donc seule, enfin, enfin non, pas seule, il était là.

Elle avait allumé la télévision, et commencé à somnoler. Flash spécial. Un tremblement de terre venait de toucher de plein fouet l’ouest de la Mongolie. Cette région montagneuse située à l’extrême ouest du pays entre la Russie, le Kazakhstan et la Chine, et qui abritait le sommet le plus élevé du pays, le mont Tavanbogd, se trouvait sur la faille sino-mongole. Le séisme de force 6.7 sur l’échelle de Richter avait, semble-t-il, affecté les tribus kazakhs qui résidaient dans cette zone isolée du pays. L’aide humanitaire s’organisait. Un appel à toutes les bonnes volontés était lancé.

Ainagul

La nuit venait à peine de tomber. L'obscurité n'avait pas encore recouvert les montagnes bleutées. Le bébé dormait, emmailloté près du foyer. Elle n'avait d'abord pas compris ce qui se passait. Puis son rythme cardiaque s'était accéléré, un peu, beaucoup, à battre la chamade.

Elle n'y avait jamais cru. Son grand-père lui avait pourtant dit que cela pouvait arriver. Mais elle n'y avait pas cru. Il racontait tant de fadaïses. Pour célébrer la naissance, il avait levé sa tasse de tchaï et s'était exclamé : « Chaque fois que j'ouvre une bouteille, ça fait tomber le bouchon, ça fait 65 ans. ». Tout le monde avait bien ri. Lui, le chef de la tribu, n'avait jamais bu une goutte d'alcool. On était musulman chez les kazakhs.

L'été touchait à sa fin. Ils n'avaient pas encore rejoint leur habitation pour l'hiver. Ils profitaient des dernières chaleurs pour faire pâturer le troupeau. C'était d'abord les bêtes qui s'étaient mises à hurler, un cri déchirant qu'elle ne connaissait pas. Elle était sortie en courant et avait vu leur regard apeuré. Et puis, les odeurs. L'air avait perdu son subtil parfum d'herbe séché annonciateur de la fin de l'été. Et il y eut le silence. Les bêtes se sont tues, les montagnes se sont tues, les étoiles se sont tues.

Les cris du bébé la sortirent de sa torpeur. Les autres éleveurs des yourtes voisines accouraient. Y avait-il des blessés ? Non, heureusement la structure de la yourte avait tenu bon, assez flexible pour aspirer les mouvements de la terre. Elle allait bien, le bébé aussi. Soudain, une pensée lui glaça le sang. Qu'en était-il d'Ashkat ? Il était parti il y a deux jours avec les autres hommes pour mettre les maisons en état avant l'hiver. On était semi-nomade dans la tribu.

Dorothee

J'avais rendez-vous à 15h. Sans surprise, la secrétaire m'annonça qu'il y avait du retard. Je me suis toujours demandé si faire poireauter les patients dans la salle d'attente faisait partie d'un code de déontologie des médecins ou d'une stratégie marketing selon laquelle : plus on « patiente » dans la salle d'attente, plus la notoriété du médecin augmente. Ok, J'étais de mauvais poil. Il faut dire qu'avec la charge de boulot en ce moment, et ces maux de tête qui ne me lâchaient pas depuis une semaine, j'avais de quoi être tendue. Ça faisait déjà plus d'une demi-heure que j'attendais. Et il y avait encore deux personnes devant moi. J'avais déjà repassé en revue tout l'agenda de la semaine, la liste des courses, répondu à deux textos et envoyé un email au bureau pour annuler la réunion de 17h. Je me résolus à feuilleter un de ces magazines qui pullulent dans les salles d'attente, à croire même qu'ils ont été inventés juste pour cela. Je déteste en général ces lectures dites « féminines »

qui prennent les femmes pour des êtres sans cervelle, qui n'auraient d'intérêt que pour les fringues, la vie des people et comment perdre du poids.

Sous la pile, je trouvai par bonheur un numéro récent de *Elle magazine*. Je dis par bonheur, parce qu'entre nous, cela fait partie des choses que je n'ai jamais réussi à comprendre de ces salles d'attente : pourquoi n'y a-t-il à lire que des revues qui datent de mathusalem ? Une reporter de *Elle* s'était rendue en Mongolie et ce numéro lui consacrait une double page. L'article racontait l'histoire d'une française et de son bébé qui s'étaient rendus dans le pays peu de temps après le séisme. Originaire de la cité de Trappes, la jeune femme avait été émue par la tragédie qui avait frappé les tribus kazakhes. Son attachement à ce pays était né suite à un reportage diffusé à la télé peu de temps avant. L'article mentionnait que la jeune femme était orpheline de père. Elle, la fille sans racine, avait été fascinée par le mode de vie de ces populations semi-nomades, qui perpétuaient les traditions de leurs ancêtres. L'article ne disait rien sur son mari, elle devait sûrement élever seule son enfant.

L'article était illustré par une photo de la jeune femme portant son bébé accompagnée d'une femme kazakh, elle aussi avec son bébé. Je restai quelques secondes absorbée par ces visages d'un autre lointain. Il s'en dégagait une sorte de sérénité troublante dans un tel contexte. Je me mis à rêver quelques secondes d'être moi aussi là-bas. Je fermai les yeux mais ne vis que les mines blafardes de mes collègues. L'article continuait avec une interview des deux jeunes femmes. La femme kazakh avait perdu son mari dans le séisme, pris au piège dans les débris de sa maison. Toutes les deux œuvraient maintenant avec une ONG qui s'occupait de recueillir les mamans et leurs enfants rescapés de la tragédie. Dans ces tentes mère-enfants, elles apportaient réconfort et soutien, offraient un espace d'écoute et de tranquillité. Les femmes venaient y raconter ce qu'elles avaient vécu, allaiter leurs enfants, recréer du lien au sein de ce chaos. A la question de la journaliste sur le retour en France, la jeune femme était restée très vague : « Ici, j'ai trouvé des racines, un chemin ».

Ding-dong. La sonnerie me fit tressaillir. Je m'étais bel et bien laissée prendre à cette histoire de femmes. Enfin ! C'était à mon tour. Cela faisait au moins une heure que j'étais là.

— Mademoiselle Baudoin, le docteur vous attend.

Je me levais précipitamment, mais je sentis mes jambes défaillirent. Tout me tournait tout d'un coup. Je fermais les yeux. 10 ans déjà. « Vous êtes bien sûre Mademoiselle Baudoin que c'est ce que vous voulez ? » J'avais 21 ans, une carrière à construire, pas le temps de m'encombrer d'un marmot. Je ne pouvais pas faire autrement. Sujet clos.

— Mademoiselle Baudoin, ça ne va pas ?

— Si, si, j'arrive merci.

Une minute qu'il me regardait fixement sans rien dire. Mais qu'est-ce qui m'a pris de gâcher une après-midi pour aller chez le médecin ? Tous des incapables. Et puis la sentence est tombée, froide, claire, imparable.

— Mademoiselle Baudoin, vous savez que vous êtes enceinte ?

Et tout a commencé à défiler, un flot de souvenirs ininterrompu, un tsunami qui déferlait dans mon corps. J'aurais pourtant dû avoir une réaction raisonnée. Organisée, méthodique, appliquée, j'avais toujours analysé les situations avec distance et circonspection. Des erreurs j'en avais faites mais cela ne m'avait jamais empêchée d'avancer. A 36 ans, j'étais directrice adjointe dans un laboratoire pharmaceutique qui avait su avantageusement surfer sur la vague du bio et du tout nature. Notre gamme bien-être était au top des ventes, et j'en avais ma part de succès. Alors, pourquoi ai-je agi ainsi ? Nul autre qu'un autre moi-même ne pourra un jour me l'expliquer.

Je suis sortie du cabinet médical en trombe. Un feu me consumait de l'intérieur. J'ai roulé des kilomètres vers le Sud, sans m'arrêter, sans savoir où j'allais. Ou peut-être si, c'était peut-être la première fois que je savais vraiment où je devais aller. Je me suis arrêtée dans le village de mon enfance. J'ai ouvert les volets en grand. L'air embaumé de la Provence a envahi mes poumons. Je n'entendais que cette douce mélodie que me chuchotait mon autre moi-même depuis mon départ hystérique de chez le docteur. L'enfant est là. Il était temps de naître, de renaître.

Domitille

Sur la route de Roncevaux

Bras croisés au milieu de la classe, dans son uniforme bleu-marine à col blanc, Emma écoute Soeur Anne Cécile lui assener cette vérité qu'elle ne doit pas oublier sa vie durant.

L'important est de prendre le bon chemin. Une voie qui monte, caillouteuse et dure, blessant les pieds et durcissant les mollets, pour pouvoir atteindre la vie éternelle au paradis. La vie est un long chemin de croix dont elle sortira victorieuse. A l'image de ce vendredi avant Pâques, où toutes les jeunes filles de l'Institution parcouraient à genou les stations que cet homme Dieu avait gravi 2000 ans auparavant, le front sanguinolent et une croix sur le dos.

Emma était effrayée mais fascinée par l'autre chemin, celui du mal, qui saurait se montrer tellement attirant, avec sa douceur sablonneuse, sa pente douce sinuant vers une rivière dont elle entendait déjà les clapotis et respirait la fraîcheur. Ce sentier de facilité la mènerait sûrement vers un enfer brûlant et irrémédiable...lui assénait la sœur.

Tous ces chemins contradictoires avaient peuplé l'éducation d'Emma. Son cerveau s'était toujours senti encombré de pancartes fléchés aux quatre points cardinaux de doutes difficiles à lever et qui lui donnait le tournis : Avait-elle choisi le bon mari ? Le bon métier ? Etait-elle une bonne mère ?

A chaque croisement de chemins de sa vie, elle n'avait jamais osé prendre le sentier du bonheur.

Et elle rencontra Jean. Il lui confia que cela faisait des années qu'il voulait partir sur LE chemin. Désirait-elle partir aussi ? LE chemin ? Ainsi il y avait une voie que des marcheurs appelaient LE chemin. Jean avait acheté tous les guides, avait acquis un bâton sur lequel il avait accroché une coquille saint Jacques. Emma n'était pas une férue de marche mais ce chemin l'intriguait. Pourquoi depuis le Moyen-Age tant de femmes et d'hommes marchaient-ils vers cette destination du nord de l'Espagne ? 200 000 chaque année arrivant de tous les coins de l'Europe.

Sacs au dos emplis du strict minimum (pas plus d'un dixième de son poids dans son sac conseillaient les pèlerins aguerris) Emma et Jean marchent kilomètre après kilomètre. Dans les pâturages, dans les collines, sur les chemins vicinaux. A l'arrêt dans la fraîcheur des églises romanes, au soir dans les gîtes de pèlerins.... Ils grimpent dans la montagne pour trouver leur chambre chez l'habitant isolé de tout. Emma marche sereine à côté de Jean. Ampoules au pieds, il est heureux. Peu de paroles et beaucoup de connivence.

Tout en cheminant, Emma se rend compte que cette démarche n'avait pas résolu les dilemmes de

son éducation : il y a des tas de parcours pour aller à Compostelle et les pèlerins ont des attentes multiples et complexes comme la vie.

Généralement au 15ème kilomètre de la journée, Jean sent la fatigue endolorir son corps. Pourtant il continue d'avancer encore et encore. Ne plus réfléchir, mettre un pied devant l'autre. *J'aurais du acheter d'autres chaussures. L'ampoule sous mon pied droit me brule. Encore un pas de douleur. Mais pas question de lâcher. Ne serait-ce que vis à vis d'elle.*

Jean garde le sourire et son affabilité habituelle. Il transpire.

Emma est partie devant.

Ils ne parlent plus désormais. Plus assez de souffle. Encore 2 kms et le gîte de pèlerin réservé sera là. Ils marchent mécaniquement.

Jean se torture pour une autre raison. Une raison secrète, la cause intime de son périple au travers de la campagne autour de Cahors. Jean attend impatiemment son arrivée à l'hébergement d'étape.

Il va pouvoir enlever ses chaussettes, délasser ses pieds dans l'eau glacée du ruisseau.

Et surtout boire une bière bien fraîche. Et peut-être deux. Pendant qu'Emma prendra sa douche, il trouvera un prétexte pour boire la 3èmeIl attend ce moment. L'instant le plus important de sa journée. Quand son cerveau se brouille un peu, qu'il commence à sentir les effets bienfaisants de l'alcool. Ce moment où la vie lui paraît remplie de gaieté, les problèmes oubliés, la maladie dont il ne connaît pas l'issue est loin, très loin dans les limbes de l'alcool.

Ce périple est celui de son combat contre l'addiction, ce besoin impérieux de boire. Qui le prend dès le matin quand l'apéritif commence à 11h. Le vin à midi et le pastis à 17h. Le whisky en rentrant, la bouteille de vin blanc au diner du soir. Le vieux rhum qui fait du bien en lisant après-diner. Suivi de quelques autres parce que c'est tellement parfumé dans le palais.

Des années que cela dure. Rigolade avec les copains. Quelques bouteilles à son bureau..il faut bien recevoir convenablement les visiteurs. Et les anniversaires du personnel doivent se fêter dignement. Au champagne.

Alors Jean a décidé de partir, de suivre le chemin, son chemin de la rémission. *D'ou viendra l'étincelle qui le sauvera ?* Se demande-t-il. Il sait bien que c'est en lui-même et que l'épreuve de la route n'est rien au regard de cet enjeu. Il attend le déclic. Mais il a tellement peur de perdre ce plaisir qu'il aime tant. Lorsqu'il verra apparaître les tours de la cathédrale de Saint Jacques peut-être...

Deux semaines plus tard, Emma et Jean quittent Saint Jean Pied de port pour entamer la traversée des Pyrénées par le col de Roncevaux. Les pâturages sont plus verts, l'air est humide le matin. L'odeur des bois mouillés imprègnent leur narines. Dénivelé de 1200 m pour atteindre le fameux col. Ils marchent dans un silence grave, impressionnés par la beauté de cette immensité.

Arrivés à Karossa uskali (le tournant du carrosse), une nappe de nuages s'étale depuis le sommet devant eux, épaisse, menaçante. Ils poursuivent leur ascension. Emma marche devant. La douleur de sa hanche s'est éteinte progressivement dans la chaleur musculaire de l'effort mais elle sent bien que cette gêne la rend moins mobile. Elle ne lui a rien dit.

Telle une nasse de pêche, la brume les enveloppe soudainement, les emprisonne.

Déjà ils ne se voient plus. Emma se retourne, veut partir à la rencontre de Jean mais renonce. Il vaut mieux l'attendre ici. Elle crie « *Jean, tu es là ?* ». L'épaisseur cotonneuse du brouillard étouffe sa voix. Silence en retour. Elle entend un grondement au loin, comme une menace terrifiante qui les encerclerait. Emma reprend sa marche pour dissiper le froid. Elle n'est pas assez bien équipée. Pas de gants ni de bonnets. Une citadine à la montagne au mois de mai qui n'a pas mesuré les caprices violents du climat. Emma reprend sa marche sans rien voir autour d'elle, à l'aveugle. Le sol se dérobe subitement. Son pied fait une valse dans l'air quelques centièmes de secondes. Elle a l'impression qu'un précipice s'est ouvert sous elle. C'est le choc.

Les nuages lointains deviennent menaçants. Jean connaît les dangers de la montagne, ses changements capricieux qui piègent les plus chevronnés. *Emma, Emma ! Ne t'éloigne pas trop !*

Mais elle a déjà filé. La densité du brouillard le surprend cependant. Il s'abat brutalement humide et glacé. *Elle va sûrement m'attendre pas de panique.*

Il avance d'un pas lent et régulier le pas du berger, la cadence de ses pas calée à son rythme cardiaque pour ne jamais être essoufflé. Borne 198, Roncevaux 2h15 indiquait son guide. Il sort sa lampe torche pour vérifier.

Jean marche dans cette purée de pois compacte sans visibilité. Pas le choix. Il faut trouver les secours. *Emma Emma ...* Le silence est oppressant. Pour la 8ème fois le répondeur d'Emma et sa voix joyeuse « *Bonjour c'est Emma, laissez moi votre message* ».

Il marche mécaniquement, essayant de suivre les repères des primevères et pervenches en bord de sentier. Sa bouche est pâteuse. Les miasmes de l'alcool se mélange à l'anxiété qui lui sèche la bouche. Son ventre est noué. Il ne se détourne pas. Comprend qu'il ne pourra la retrouver seul. Il doit atteindre le poste de secours. Le groupe de haute montagne saura. Ils ont l'habitude.

Pourquoi n'ai je pas mieux consulté la météo ? A cause de ma cuite de la veille qui m'a mis le cerveau comme une toile d'araignée. Il se souvient avec un certain plaisir et un peu de honte du déroulement de sa soirée. Après qu'Emma est allée se coucher dans le dortoir du gîte, il avait continué de boire. « *Et comme chaque fois que j'ouvre une bouteille depuis 20 ans, j'ai fait tomber le bouchon* » se souvient-il amusé.

Il accélère son pas. Le brouillard semble s'étirer un peu. On y voit plus clair. En s'approchant il peut lire les bornes d'indication du GR11. L'angoisse se dissipe peu à peu, tendu vers son objectif d'arriver le plus vite possible au poste de secours.

Il pense à Emma. C'est une fille bien. Elle a assuré depuis le départ. Elle est joyeuse, discrète. Il ne sait pas grand chose d'elle car elle parle beaucoup mais est très réservée. Il n'aimerait pas qu'il lui soit arrivé quelque chose. Il se rend compte combien sa présence à ses côtés était apaisante. Ses grands yeux bleus dont émane une certaine candeur lui manque terriblement soudain.

Voilà le poste de secours. Vite. Les gendarmes de haute montagne mettent en branle le dispositif d'urgence. Mais le constat est rapidement fait. Impossible d'aller en hélico par ce temps. Il faut attendre les éclaircies de demain. Refus catégorique. *On mettrait en danger nos sauveteurs. Désolé Monsieur.*

Jean sort et vomit. Il se sent terriblement mal. Comment rester au chaud à attendre la nuit alors qu'Emma s'est perdue, qu'elle le cherche partout folle d'angoisse.

Alors il ne dit rien à personne mais sa décision est prise. Il va retourner sur ses pas et essayer de la trouver avant la nuit. Au QG du PGHM, les gendarmes, affairés, ne voient pas partir Jean.

La pluie se met à tomber dru. Jean se sent transpercé dans tout le corps, à travers ses vêtements. Il ne sait plus si c'est la pluie ou ses larmes qui ravinent ses joues. Il avance à vive allure comme poussé par une force surhumaine. Un, deux éclairs, des explosions en rafales à intervalles de quelques secondes. Il sursaute, trébuche. Son front heurte le sol. Du sang coule le long de sa joue et de son oreille.

50 ans plus tôt. Il a 8 ans et traverse, tenant à la main son petit frère de 3 ans, le petit pont en bas du pré en contrebas de la maison. « *tu fais attention, tu ne lui lâches pas la main.*

Le petit pleure. Le tonnerre fait trembler le pont. S'ensuivent des trombes d'eau compactes. Jean a peur. Il voudrait vite remonter vers la maison et se mettre à l'abri. Le petit ne veut pas bouger. Il reste là prostré. Alors pris d'une frousse terrible, Jean le laisse là au milieu de ses hoquets de pleurs.

Il remonte le pré, s'étale dans une bouse de vache, repart. Il court durant un temps qui lui paraît une éternité. Se jette dans les bras de sa maman qui avait entrouvert la porte inquiète de ne pas les voir revenir. Il se souvient encore de son visage horrifié, rempli d'angoisse. *Tu as laissé ton petit frère tout seul ? Une énorme honte s'est emparé de lui. Reste là.* Elle a pris son imperméable, enfilé ses bottes, demandé rapidement où était le petit et claqué le porte. Le claquement de cette porte ressemblait à une gifle sur sa couardise. Il avait eu peur. Il n'avait pas porté son frère. Il avait voulu sauver sa peau. *Et si maintenant le petit avait reçu la foudre ? S'il était mort ? Ce serait de sa faute à lui, Jean même pas capable de prendre soin de son frère.*

Durant la soirée, il était parti dans sa chambre. Plus personne ne s'était occupé de lui.

Jean se relève. Il ne sait plus vraiment si le sang coule. Ni ne sent ses pieds endoloris et les violentes douleurs à chaque pas. Il voit en boucle sa maman revenue câlinant son frère, lui faisant prendre un bain chaud.

Tout se brouille dans sa tête.

Emma s'était réveillée de son choc dans le noir. Où pouvait-elle être ? Elle se souvient alors du brouillard soudain, de Jean derrière elle, de sa chute. A tâtons elle sent son téléphone dans son sac. Elle l'allume et voit tous les appels de Jean. Elle réalise qu'elle est dans un fossé à 2 mètres en dessous du chemin. Elle bouge tous ses membres. Sa cheville lui fait mal, elle est rouge mais elle peut se relever. Elle grimpe le talus. A la lumière de son téléphone elle lit les bornes incrustées de coquille. Elle appelle Jean mais voit que 2h sont passées depuis leur départ. Elle sait qu'il n'est plus là. Elle marche tant bien que mal. Essaie de l'appeler au téléphone. Sonneries dans le vide et sa voix chaude qui répond « ici Jean à bientôt ». Elle adore entendre cette voix, alors elle rappelle juste pour l'entendre à nouveau, ça la rassure.

Dès leur départ en randonnée, elle savait que cet homme était pour elle. Il émanait de lui tellement de bienveillance, de générosité de cœur. La rondeur de son corps était rassurante, comme si ses qualités de cœur s'étaient répandues tout autour de son corps. Elle avait été trop discrète depuis le début de leur périple. Ils avaient 50 ans passés, pas de temps à perdre en atermoiements. L'idée qu'il lui soit arrivé quelque chose lui était insupportable, de ne plus le revoir aussi. Elle allait faire un geste, se montrer tendre elle saurait bien faire parler ses yeux.

Alors qu'elle était dans ses pensées, elle entend les clapotis de l'eau d'un ruisseau et découvre sur sa droite un chemin sinueux en pente douce. Une intuition la pousse à prendre ce sentier. Elle aperçoit la silhouette de Jean allongé en contrebas. Elle se met à courir le cœur battant. Elle s'agenouille, se penche au-dessus de Jean et, les larmes aux yeux, pose des baisers sur ses paupières fermées.

Nathalie N.

Au bout du chemin

Il avait chaud, il sentait le rythme de son cœur remplir toute sa poitrine, les gouttes de sueur qui salaient ses lèvres. Pourtant maintenant la pente était plus douce. Il s'arrêta pour reprendre son souffle. La chaleur était torride et libérait les arômes du maquis, le thym et le romarin. Il leva les yeux scrutant le paysage. Il aperçut la maison, sa maison, telle qu'elle l'avait décrite, au bout du chemin dominant la pré-montagne exposée plein sud et rayonnante de la lueur du soleil qui frappait ses grandes fenêtres. Au bout du chemin, elle l'attendait. C'était la première chose qu'elle lui avait dit, elle l'avait toujours attendu. Elle ne semblait même pas surprise de son appel. Le temps avait disparu, le passé était redevenu présent. Il est parti, il a pris le long chemin montant vers la maison, pleine de parfums, de rocailles, de poussière. Il reprit sa marche pas à pas l'âme en paix, heureux.

C'était la quatrième fois que leur mère les avait jetés dehors. Cette fois-ci, Pablo avait moins peur, il s'y était presque habitué. Après les hurlements, les portes claquées, les verres brisés, c'était presque un soulagement. L'air était glacial, la lumière dans la rue était floue d'humidité. Il était onze heures une nuit de la fin du mois de novembre. Pablo avait 14 ans. Il était le grand. Il regarda ses deux sœurs. Anusha était en choc, elle sanglotait. Comment pouvait-elle comprendre ? Elle n'avait même pas 10 ans, Shusma 12. Elle aussi était plus calme. Pourquoi ces explosions de rage sans préambules, sans raison ? Pourtant ils avaient tout fait pour être à sa hauteur, pour que leur mère soit fière d'eux comme s'ils étaient ses vrais enfants. Simplement maintenant ils se permettaient quelques réactions et réflexions, ils avaient grandi lui et sa sœur Shusma. Elle aurait dû être fière de cette indépendance naissante. Pablo regarda Shusma. « On n'a pas le choix, on va chez la psy. Elle nous a bien dit d'aller la trouver en cas ». La petite s'était calmée, quelques hoquets la secouaient. « Allons-y ».

C'était pourtant elle qui avait insisté. Il se souvenait de sa surprise. Depuis des années qu'elle ne voulait pas un enfant de lui. Un jour, alors qu'il rentrait tard, elle lui a ordonné de lui rendre les clés de la maison et de quitter sa maison au plus vite. Il avait roulé pendant deux jours sans trêves, dormi dans sa voiture. Il avait retrouvé la tombe de sa grand-mère et là il avait pleuré sans retenue. Cela l'a aidé. Ensuite il a fait toutes les montagnes du monde, les plus hautes, les plus périlleuses, l'une après l'autre, enragé. Un matin de printemps, il avait dormi plus longtemps que d'habitude. Il faisait beau, les roses étaient en fleurs celles de Damas étaient si parfumées. La terrasse baignait dans le soleil. Elle était là tout naturellement. Sans façon, ils ont repris leur vie, sans échanges, sans intimité, sans joie. Et elle avait commencé, insisté. Il a succombé comme toujours à cette volonté

tenace et enfantine. Ils sont partis trouver Pablo au Chili et Shusma et Anusha à Delhi. Il avait tellement envie d'une famille, il n'avait pas résisté. Ce qui aurait pu être son rêve et aussi un rapprochement avec sa conjointe fut malheureusement tout le contraire.

A l'orphelinat de Valparaiso, Pablo fêtait son anniversaire. On lui avait fait un beau gâteau avec 7 bougies. La directrice était venue lui parler. Il allait partir en Europe, ses nouveaux parents l'emmèneront en Irlande. Quelle chance ! Tu es content n'est-ce-pas ? Il sentit cette angoisse l'envahir, celle qui le faisait souffrir la nuit, cette peur de l'inconnu, cette anxiété incessante comme juste après l'accident. Un bourdonnement du tympan, une respiration irrégulière et accélérée. Comment ? Pourquoi ? Qui l'avait déposé il y a tant d'années à l'orphelinat ? Était-ce cet homme aux yeux gris-verts, au sourire réconfortant qui l'avait sorti de la voiture. Il sentait encore ses bras forts et protecteurs, cette course soudaine, ils étaient aplatis derrière un rocher et puis cette explosion blanche et abasourdissante. Ensuite le néant.

L'homme aux yeux gris-verts l'observait. Pablo sentait cette bienveillance, cette admiration et cet amour infinis que l'homme lui portait. C'était son papa, son héros, son adoration. Il le gâtait par sa présence, son sourire encourageant. La montagne de jouets que lui donnait sa mère ne lui donnait qu'une joie éphémère. Monter un Lego ou un mécano le lassait très vite. En plus après il fallait tout ranger minutieusement, par couleur, par taille...Elle était sans pitié. Vlan. Ils sursautèrent tous les deux. Finie la paix, elle était rentrée, toujours d'humeur exécration. « Qui a laissé trainer cette tasse, il y a des miettes partout, ce que la maison sent mauvais, quel désordre, c'est insupportable, je n'en peux plus » Et commencent le long cycle de soupirs, de portes claquées, l'orage s'approche d'eux et se transforme en une critique sans pitié de tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils sont jusqu'à ce qu'ils craquent. Il s'y est habitué, Pablo non. Les filles encore moins. Cela lui fait si mal quand il observe comment la sérénité du visage du garçon est remplacée par la peur et le désespoir. Il se sent impuissant. Comment a-t-il supporté cette vie aussi longtemps ? Pourquoi n'a-t-il pas réagi ? Pourquoi a-t-il laissé cette femme au caractère virulent revenir ? Un vampire vidant l'énergie, la joie, la vie de son entourage et de ses proches ?

Il laissa ses pensées flotter. De plus en plus il repensait à Elle, Émilie, à leur belle rencontre. Dès le premier instant, ils étaient dans le même monde, ils se reconnaissaient avec et sans mots. Il l'avait dans son cœur. Elle était entrée dans son âme. Pourtant par ce foutu sens du devoir il l'avait laissée partir et il ne l'avait plus revue. Un jour, comme tout cinquantenaire qui se doit il avait pianoté son nom sur Facebook, Émilie Bouleau. Une dizaine de noms défilaient. La reconnaîtrait-il ? Là c'est elle aucun doute. Il hésite, laisse tomber. Quelques semaines passent. Un soir rentrant

d'une soirée gaie entre amis, il prend courage. Il cliqua sur la photo. « Tu es aussi belle que dans mes souvenirs » Click. La réponse arriva tout de suite « Toi aussi – tu m'appelles ? »

Manou

Sept ans

Il est 9h00 du matin. Je suis au onzième étage. Un soleil d'hiver rasant se fracasse sur l'immeuble d'en face ; le loft en est inondé. Je regarde la colline où quelques taches vertes subsistent. L'odeur est fraîche, un peu boisée. Ce sera l'odeur de mes premières heures dans cette nouvelle ville. Il fait froid. Il n'y a pas de bruit. Cette ville dort le dimanche.

Il y a eu des taxis, des avions, des couloirs, des zones de contrôle. Je suis épuisée mais debout, indécise, excitée et triste. J'hésite entre partir explorer tout de suite ou continuer à contempler. J'ai pris ma décision il y a des mois. Tout de suite, il ne peut pas y avoir de retour. Que suis-je venue chercher et vais-je trouver ? Je frissonne, enfile un manteau et pars explorer.

Le taxi s'arrête, j'ouvre la grille, traverse le jardin en traînant la valise... comment fait-on pour que les valises ne fassent pas de bruit ? elles semblent toujours trainer une ribambelle de casseroles. Enfin la porte, le chien saute, bien sûr. Juan l'a déposé ce matin.

Il y a eu des lofts, des chambres, des appartements, des maisons. Sept ans auront étoffé ma géographie de cette ville. Cartographie à base de parcs, boutiques, concierges antipathiques ou sympathiques, resto, cinémas, amitiés, amours. Le chien saute toujours, je lui mets une laisse et sors. Est-ce que cette balade m'aidera à prendre une décision ? Je m'engage dans le parc et mon cerveau cesse de fonctionner consciemment et part dans une rêverie. Aie ! Le chien vient de me tirer sur la gauche, provoquant une douleur dans l'épaule. Je peine à reprendre mon équilibre et je regarde autour de moi : l'étang aux canards est là, évidemment.

Tournant le dos aux canards, je nous engage sur le chemin des jeux pour enfants. A 9h00 du soir, il ne devrait pas y avoir d'éléments perturbateurs. Pauvre chien, mes balades méditatives sont d'un ennui absolu. Partir ou rester ? Quelque part, se poser la question, n'est-ce pas y répondre ?

Le chien se met à gémir en tournant en rond. En quelques secondes, je me mets aussi à entendre le grondement. Le chemin devient une mer. Les vagues me projettent à terre. Un craquement atroce, une crevasse s'est ouverte à deux mètres. J'attrape le chien et le bloque contre moi. Les secondes s'écoulent et je suis au sol, tétanisée.

Trois ans avant, il n'avait pas été si violent. J'avais juste eu à ouvrir la porte de l'appartement, descendre, rejoindre les voisins, discuter pour laisser s'échapper le stress. J'avais rencontré Juan. Cette fois ci, j'étais seule au milieu du parc en pleine nuit. Enfin cela s'arrête.

Je sors du parc. Les habitants du quartier sont dans la rue, zombies en pyjama. Quelques-uns ont une radio. Nous écoutons les bulletins de sécurité, 8.8 est annoncé. Sur la côte, des alertes tsunamis sont émises. Dans la ville, rien ne devrait avoir bougé.

Je rentre à la maison. Le sol a généreusement recueilli tous les tessons de ce qui fut assiettes, verres à pied, tasses. On ne peut pas vivre dans un pays où l'on doit remplacer la vaisselle à intervalle régulier ! J'ouvre l'ordinateur et commence une lettre de démission. A mi-parcours, un email arrive. Les dégâts à Valparaiso sont catastrophiques. On cherche des volontaires pour le déblaiement. J'achète un billet de bus et appelle Juan.

« Salut Juan. Ça va chez toi ? Ici tout est brisé. Tu as vu l'appel pour Valparaiso, je voudrais y aller. Tu pourrais garder le chien ? ». Les réponses sont mi bougonnes. Il accepte et répond « J'arrive ». Je repose le téléphone et m'assoie sur le canapé, île au milieu du carnage.

L'adrénaline retombe. Autre chose vient et monte en moi. J'ai froid. J'ai la nausée. Mes genoux se collent à ma poitrine. Mes bras se croisent les enserrant. Mes doigts s'incrument dans les joints de mes épaules. Je prends un mouvement de balancier. Un son sourd sort de ma bouche. Je ne contrôle plus rien.

Une heure peut être passée. J'entends la porte qui s'ouvre. Des bras m'entourent, des mains désincrustent mes doigts, décroisent mes bras, déplient mes jambes. Mon bras gauche et mes épaules sont enveloppés et je suis soulevée jusqu'à la chambre. Je suis couchée. Un bras me sert d'oreiller et l'autre m'entoure.

Pourquoi s'est-on séparé déjà ? Ah oui, il avait dit « je veux un enfant ». J'avais pensé que cela serait le plus court chemin pour que mon chef ne me propose plus que des tâches subalternes. « Prenons un chien plutôt » fut ma réponse. La boule de poil blanche avait rapidement fait 50 kilos, et Juan avait trouvé qu'un chien n'est pas un enfant.

Comme ces trucs récurrents que l'on a parfois- ouvrir une bouteille en laissant le bouchon s'échapper à chaque fois – je ne m'explique pas la raison de ce refus renouvelé. Le travail ? J'ai écrit cent lettres de démission... sans les envoyer.

Les rayons du soleil caressent un des murs de la chambre. J'entends les oiseaux dans le feuillage. Il est aussi réveillé. Aucun ne bouge. Après il y aura des mots, des questions, des réponses. Ce sera maladroit. Restons dans les limbes encore un peu.

Le chien aboie comme si cent voleurs s'apprêtaient à dévaliser la maison. J'en conclus que le chat noir à queue galeuse s'est mis sur la clôture et lui fait la nique. En gestion de risque chien, c'est un incident critique.

Je repense à sa demande, à ma réponse, à notre rupture. Je regrette de ne pas avoir su lui expliquer mes raisons. Le travail ! Je n'arrive même pas à croire aujourd'hui que cela fut ma première pensée.

Les vraies raisons, celles qui se tapissent sous des couches et des couches de lieux communs, se sont révélées bien après, une fois seule et dans le silence.

Il aime son pays, moi pas suffisamment pour m'y imaginer vieille. Il ne parle pas ma langue, n' a pas fait d'effort pour l' apprendre. Chaque visite de ma famille ressemble à un congrès international où je me transforme en traductrice. Il est venu quelquefois dans mon pays. Ses visites ont imprimé un mélange de vieilles pierres, rivières et champs dans ses rétines. Sans aucun effort pour dépasser l'image, cela est devenu sa vision de mon pays. Une vision exotique, courte, paresseuse.

Il ne conçoit pas les dimanches ailleurs qu' à la table familiale. Les soirées sont avec ses amis d' enfance ou de d'université. C' est amusant ces fatigues soudaines à chaque propositions sortant de ce cadre.

Le chien s'est calme.

Juan ne bouge toujours pas mais il est réveillé, je le sais. Alors je me retourne vers lui et met mes yeux dans les siens. Je sens comme sur le plongeur des cinq mètres à la piscine.

Alors je lui dis qu'on ne peut pas rester comme cela. A être ensemble sans l'être. A faire semblant d'avancer sans le faire.

Alors je lui dis ce que je n' ai pas su lui dire, que je n' ai plus envie d'être dans ce pays, que je n' aime pas qu' il comprenne rien au mien, que je veux rentrer, que pour le chien, je peux lui laisser ou l' emmener.

« Mon passeport est périmé, si tu me laisses un mois, je peux le refaire » sont ses seuls mots.

A.M.B

Un petit peu toi et moi

Pas plus tard qu'il y a deux jours, j'écrivais dans l'un de mes posts Instagram qui faisait un rapide bilan des 4 derniers années écoulées, que je m'étais reconstruite en empruntant des chemins de traverse et non l'autoroute parce que sinon ça aurait été bien trop facile. C'est une idée que j'ai toujours aimé, celle du chemin de traverse. Quand j'étais étudiante à l'Institut Français de la Mode, un jour Pierre Bergé qui était en visite dans ma classe, a utilisé cette expression pour parler du mystère de la créativité mais aussi des clés du succès dans l'industrie de la mode. Ça m'avait marquée parce que je n'ai jamais cru au chemin tout tracé, à la droite rectiligne, aux schémas préconçus et prévisibles. Je trouve qu'il est fondamentalement important de se perdre pour se retrouver, que ce soit dans la vie comme dans une ville. C'est comme ça qu'on trouve ses repères et son rythme de croisière. Concrètement, je crois que je ne pourrais pas vous dire comment je l'imagine ce chemin. Ce qui est sûr c'est qu'il n'est pas recouvert d'une grosse couche d'asphalte, il est clair, clair comme ces petites allées qui font la beauté des villages de mon enfance. On ne pourra pas forcément aller à fond la caisse dessus, freiné par les cailloux qui le recouvrent mais on y vivra tout un tas de choses comme apprendre à faire du vélo, jouer à la pétanque, s'y réfugier loin des regards indiscrets pour y voler un baiser ou fumer une cigarette en cachette. J'aimerais vraiment vous le décrire mais mon esprit part dans tous les sens, aux 4 coins du monde. En Argentine, sur une route au Sud de la Patagonie, à Gillette dans l'arrière pays niçois où l'on trouve après 15mn de marche une source d'eau douce majestueuse que l'on appelle affectueusement la Cerise, à Paris aussi peut être où malgré le bitume, j'imagine le tracé de mes tribulations quotidiennes parce que là aussi, j'y ai laissé des plumes pour avancer et grandir.

Au delà des détours de parcours, je pense aussi à ce film qui a marqué mes jeunes années, le Grand Chemin et à cette scène mythique dans la grange où deux enfants observent d'un œil indiscret la vie intime des adultes... ou encore de manière plus sporadique à ma mère qui pas plus tard qu'hier, inquiète devant ma décision de partir écrire à la campagne à moins de trois semaines de mon terme me supplia de ne faire pas de stop à Arles au retour. « Par pitié, simplifie toi la vie, ne prends pas de chemins de traverse, tu rentres par l'autoroute et puis basta. » Moi, toujours un peu enfermée dans ma propre réalité, je rétorque, « pourquoi tu me dis ça, tu as lu mon post Instagram ? ». « Euh non mais ce sont des expressions courantes Pauline. »

« Ah d'accord » disais-je visiblement déçue. Bon je la comprenais un peu mais vous savez quand j'ai une idée en tête, il est difficile de m'en défaire puis j'ai tendance à me fier à mon intuition, à écouter mon corps. Ceci dit, c'était pas drôle cette matinée avant de plier de bagages, avec ce RDV interminable chez la gynéco que je connaissais pas car la mienne était partie en césarienne, entrecoupé d'attentes, de cris d'enfants et de mises en garde du style « ah mais si vous accouchez en pleine nature, il ne faudra pas vous étonner ». J'imaginai déjà ce scénario catastrophe et je me disais : « Que faire ? Que faire ? » Mais c'était trop court pour reculer alors je lui répondis « Je comprends votre point de vue mais j'y vais quand même. Il s'est rien passé en 8 mois ce n'est pas en 3 jours qui tout va se déclencher d'autant que le col est bien fermé et que c'est assez rare d'accoucher si tôt pour un premier enfant, vous ne croyez pas ? » Elle n'en démordait pas, elle énonçait ses arguments un par un me démontrant sa bienveillance et son professionnalisme en dépit de la file d'attente incroyable qui s'accumulait dans la pièce d'à côté à l'extérieur de la salle de consultation. « Oui mais ça c'était avant de savoir que vous aviez des contractions. Êtes-vous sûre que vous ne voulez pas aller à la clinique faire un monitoring, je vous commande un taxi, ça ne prendra que 30mn... » Ce qu'elle n'avait pas compris c'est que plus elle allait m'inciter à ne pas partir et plus j'allais partir dans la direction opposée. Je souriais gentiment en lui rappelant que j'étais déjà bien en retard, que l'heure de mon départ approchait, que j'appréciais sa gentillesse sincèrement... ce qu'elle rectifia entre ses lèvres en me brandissant la carte du devoir médical.

En vain. Défaut ou qualité, je n'ai jamais été du genre à paniquer ou à dramatiser. Cela ne veut pas dire que je suis insensible ou inconsciente, juste que je me refuse à me laisser envahir par la peur. La peur nous tétanise, nous paralyse, elle nous empêche d'avancer, de progresser, de cheminer, de toucher nos rêves. Des événements difficiles j'en ai connu à l'échelle de ma petite vie, suicide de ma meilleure amie à 24 ans, cancer d'une autre à 30, rupture douloureuse avec mariage en cascade, disparitions familiales prématurées, attentats à deux pas de mon existence, j'en passe et des meilleurs. Il serait inutile de s'y appesantir, je ne vous demande pas de sortir les mouchoirs, en tout cas pas maintenant. Dans un registre moins tragique, le dernier coup dur, celui qui a encore un goût amère dans ma bouche date de l'automne dernier lorsque que mon rédacteur en chef « préféré » m'a subitement annoncé au cours d'un déjeuner que je ne pourrais plus écrire pour le journal. Un monde s'effondrait. Je me sentais tout à coup minuscule, écrasée par le poids d'une structure dont je ne maîtrisais pas les rouages. J'avais l'impression de redevenir la petite fille, la dernière de la famille que j'avais toujours été, que j'en avais marre d'être et qui a dû se battre pour se faire

entendre à coup de « même pas mal ». Cet homme que j'avais vu pendant tous ces longs mois comme un père spirituel exemplaire se révélait être un affreux manipulateur lâche et prévisible. Je n'en croyais pas mes oreilles. J'étais abasourdie, interloquée, les jambes sciées en deux... Les raisons invoquées ? Je n'y comprenais pas grand chose. Il bafouillait, me parlait de confits d'intérêts, de convocation avec un délégué du personnel, de on-dit, de bla-bla de comptoir, de trucs complètement délirants par rapport à mon statut dérisoire de pigiste. J'avais terriblement honte et je sentais une vague de chaleur très désagréable m'envahir. Je me vois encore en train d'observer béatement le contenu de mon assiette : une entrée avec deux petits légumes colorés qui se battent en duel accompagnée d'une sauce mousseuse et d'un croustillant de « je ne sais quoi », qui n'aura pas de suite vu l'état de mon estomac soudainement réduit comme peau de chagrin. En fait, j'ai très vite compris ce qui m'était reproché entre les lignes, tant c'était évident, tant c'est l'histoire du monde, des rapports hommes-femmes dans toute leur médiocrité. J'ai eu envie de pleurer très fort, de ne plus voir sa tronche enfarinée et de fuir très loin pour oublier.

Ça tombait bien, j'avais un dernier reportage de prévu dans les tuyaux. Rio de Janeiro, me voila, toi la ville que j'aime et que je fantasme depuis tant d'années. Au revoir mois de novembre pourri et morose où seul le beaujolais nouveau nous donne un faux semblant de distraction, je serai bientôt télescopée aux portes de l'été ! Ravalant ma fierté, je prends mes clics et mes clacs à la rencontre de cette cité balnéaire régie par la joie de vivre et la légèreté. De la légèreté... oui j'en ai bien besoin, j'en ai bien besoin pour me délester de mes bagages chargés de rancoeur, de colère. Sur place, les rencontres fusent et je dépasse largement les attentes de mon reportage baignant dans un trop plein d'information. J'en profite pour flâner sur ces trottoirs gorgés de soleil en me demandant pourquoi je n'ai pas fait le pas d'y vivre. Je sors aussi beaucoup la nuit pour mettre du désordre dans ma tête mais je ne me pose aucune question. Je me laisse happer par l'instant et ne veux plus partir. Pourtant, il faudra bien. Mon billet pris en charge par la rédaction n'est pas échangeable. Désespoir. « Tu atterris quand ? » m'écrit la vieille de mon départ, mon rédacteur en chef. Ah oui, tu t'intéresses à moi tout à coup. Trop facile ! De retour dans mon cocon habituel, je n'ai envie de rien et lutte contre mon quotidien avec la motivation d'une insomniaque. Je dois écrire, écrire pour subsister mais je n'y arrive pas parasitée par mes pensées obscures. Puis, il faut manger... ah oui j'oubliais, c'était quand mon dernier repas, je dirais le bol de céréales en rentrant hier soir... c'est ça aussi de se lever à 3h de l'après-midi. Enfin, je n'ai aucun scrupule à dormir tout le jour quand il fait gris dehors. Déterminée à retrouver l'inspiration à la tombée de la nuit, je me réfugie dans un

petit restaurant de quartier, « Tiens, qu'est-ce qu'il fait là, lui ? ». Je l'avais oublié ce serveur, je sais que je lui plais mais à quoi bon, ce n'est pas réciproque, puis, suis là pour travailler. Je lutte contre mes démons intérieurs pour cracher sur ma feuille Word et en désespoir de cause ce qui paiera 1/10 de mon loyer. Minuit et demi. Je m'interromps. « Tu finis dans longtemps ? » « Oh ben, le temps de ranger, vers 2h-2h15 du matin. » Ploc. « Tu veux du vin ? » renchérit-il. J'observe avec attention son geste et lui dit « chaque fois que j'ouvre une bouteille, je fais tomber le bouchon, ça fait 15 ans que ça dure ». Il ne saisit pas mon sens de l'humour alors je tends mon verre, un peu blasée. Je finis par l'attendre sans savoir vraiment pourquoi. Peut être parce qu'il fait froid, que je n'ai pas envie de prendre un Uber, qu'il habite à côté et que c'est la facilité de se faire choyer par quelqu'un qu'on attire, qu'on attise. La nuit passe. Rien d'anormal, tout est d'ailleurs plutôt banal à un détail près. J'ai arrêté la pilule, par négligence parce que j'avais fini ma dernière plaquette au Brésil et que je n'en avais pas d'avance. Quelle connerie. Et si c'était lui ? Celui qui fait que l'enfant est là ? Il faudra bien lui dire !

Dring !! Le réveil sonne. Horreur. Midi 30. Déjà envie de me rendormir. Je déteste cette sonnerie. Je ne comprends pas pourquoi, je ne l'ai toujours pas changé. Ça me met dans une humeur terrible. Je reste là un petit moment, vaseuse à observer ce plafond insignifiant, l'esprit vide et le ventre creux puis finis par sortir difficilement de mon état léthargique. « Suis en coupure aujourd'hui, je devais ouvrir à 11h30 le resto. Si tu veux rester dormir ou passe, pas de problème. Sinon, je serai de retour vers 15h. » Subitement, je prends conscience de ma bêtise de la vieille et regrette déjà mon acte.

« Mais de quoi, on parle là ? Ça vient d'où cette histoire cousue de fil rouge ? Comment a-t-il pu me dire, même sous le coup de l'ivresse, mais c'est pas grave, si tu tombes enceinte, on le garde. Il est malade sérieux. Il sait même pas ce qu'il dit. Je panique. Pour la simple et bonne raison que je ne veux pas d'enfants avec lui. Je claque la porte sans demander mon reste et entre dans la première pharmacie.

« Bonjour, je voudrais la pilule du lendemain s'il vous plaît. » Il fait froid dehors, le ciel est lourd et bas. Je m'interroge. C'est quoi ce délire avec les enfants là ? Qu'est-ce qui vous prend à vous tous ? On est obligé là de foncer tête baissée, d'aller droit dans le mur ? C'est vraiment une finalité ? Et j'entends ma mère répétait cette phrase qui veut à la fois tout et rien dire « On vient sur terre pour se reproduire. »

Dring !!! Encore cette fichue sonnerie. Je me tends « Mais merde, pourquoi je n'ai pas mis mon téléphone en silencieux. »

J'espère que ce n'est pas encore l'autre idiot d'hier. Ah non tiens, tu resurgis toi.

« Augustin appelle. Augustin appelle. » Je crie victoire dans mon for intérieur mais ne réponds pas. Toute façon, que ce soit mon frère, le boulot ou n'importe qui, je ne réponds jamais. Je pars du principe que s'il y a une urgence, on me laissera un message. Manque de bol. Il ne me laisse pas de message, même pas un petit WhatsApp. Rien, nada, que dalle. Je le déteste, qu'est-ce qui lui arrive subitement ? Il a une révélation ou il veut juste que je passe une mauvaise soirée ? Je me connecte sur Instagram. Pas de story ni de post récent.

« Bon, en même temps, peut être que c'est moi qui ait un peu déconné en lui disant ses 4 vérités, j'aurais pu être plus déterminée si on avait pas eu un océan qui nous séparerait. Mais que fallait-il que je fasse, que je sacrifie tout pour lui ? »

Enfin, il m'écrit.

« Je viens à Paris la semaine prochaine pour le boulot. Tu seras là ? »

« Ah non non je ne serai pas là ! C'est trop facile. Il croit quoi, lui ? »

« Mais bien sûr je serai là, il est jamais là et pile quand il vient, je vais pas être là, juste par orgueil. Genre. Tu te mets le doigt dans l'œil ma petite. »

J'applique malgré tout la règle du « Tu m'as fait attendre 2h pour me donner signe de vie. Je te répondrai dans 4h soit à 22h. »

Ça lui fera les pieds, je ne suis pas non plus à sa disposition. Sur le chemin pour rentrer, je repense aux erreurs commises, au temps qu'on a perdu. Je me dis que ça était un beau gâchis. Suis en colère contre lui mais bon... « Oui je serai là, tu viens combien de temps ? » « Une semaine, après j'irai directement chez mes parents pour Noël. »

« Bon, ok, mercredi ça te va ?! »

Le mercredi suivant, je suis bien résolue à arriver à la bourre juste pour lui rendre la monnaie de sa pièce mais pas de chance, c'est son avion qui a du retard.

En l'attendant dans ce bar à cocktail où l'on ne sert que des vieux alcools rehaussés de poudre de perlimpinpin parce que c'est cool et branché, les questions fusent... pour changer. « Ça rime à quoi bordel cette histoire ? On tourne en rond. C'est insoluble. » Je sors dehors, j'ai froid et fume clope sur clope pour jouer à la fille nonchalante et détachée. Arfff, le voilà, il est là, fidèle à lui-même. Toute façon, je l'aurais reconnu à des kilomètres à la ronde. Je ne me dérobo pas, je continue sur ma

lancée et lui jette un « salut » un peu insignifiant. « Tu pourrais me prendre dans tes bras, quand même ? » « Euh, non sans façon. » Puis, il y a eu un premier verre, puis deux, puis trois. Je baisse mon masque, retrouve le sourire, je suis tellement contente de le voir que ça en devient louche. Ma colère et mes ressentiments s'envolent avec les degrés d'alcool. Je suis prise à mon propre jeu et mes joues rouges trahissent mes sentiments. Il me sourit et m'embrasse comme l'amoureux qu'il est peut être.

Pauline Weber